

Louis Laval, 3, allée du
plateau, La celle St Cloud

Le 31 octobre 1914

Cher Louis,

Aujourd'hui les Fritz se tiennent tranquilles, ce qui me permet de t'écrire cette lettre pour te raconter un peu la vie au front. Pour commencer soyons objectifs en racontant l'organisation. En général, nous passons une semaine à l'arrière puis une semaine au front. Nous sommes censés avoir le ravitaillement tous les deux jours mais il arrive que les camarades venant nous ravitailler se fassent tuer ou perdent de la nourriture en route. Tant qu'ils sont bien nourris, les poilus ne se plaignent pas trop mais aujourd'hui, cela fait quatre jours que nous n'avons pas été ravitaillés et tout le monde est d'humeur massacrate. Je ne demanderai rien de plus que d'avoir un peu à manger pour que tout soit parfait ; nous avons le repos, il nous manque le repas!

Je ne devrais pas me plaindre parce que je suis encore en vie ; quand on voit tous ces camarades qui tombent, bêtement... Souvent la nuit, on entend le râle des blessés qui appellent, et, avec les brancardiers nous devons aller les chercher. Ce n'est pas sans risque et la semaine dernière encore un de nos brancardiers a été tué.

Pour aller chercher les blessés, il faut d'abord s'assurer qu'il fait assez noir, puis nous mettons notre casque au bout d'un bâton pour voir à quelle hauteur volent les balles : à moins de 50 cm c'est râpé, nous ne pouvons pas aller chercher les blessés. C'est horrible car ils nous implorent mais nous devons les laisser là... De toute façon dans cette guerre, aucun soldat n'est maître de sa vie, et tous peuvent tomber n'importe quand. Encore que, nous avons de la chance car notre régiment (le 58^{ème}) est un de ceux qui a eu le moins de pertes en France.

Notre vie est une attente constante : attente de la mort, attente d'aller à l'arrière, attente de l'attaque, attente de la nourriture, attente des lettres et surtout, attente d'une permission. Nous vivons avec les rats, la boue et les poux et n'y prêtons plus attention. Nous vivons parmi les morts et n'avons plus aucune pudeur ; nous allons aux toilettes ensemble, je dis toilettes mais ce sont plutôt des trous dans une planche de bois, et nous y jouons (sur ces planches trouées) aux cartes, y écrivons des lettres, certains sculptent même dans des éclats d'obus. En général, il n'y a pas une journée sans que nous nous fassions bombarder, donc, pas une journée sans blessés et, à ce moment là, je dois laisser ma partie de carte ou ma lettre où elle en est pour aller soigner les blessés. Ça n'est pas beau à voir tous ces corps qui partent en lambeaux, et, au début nous étions désespérés face à toutes ces blessures plus horribles les unes que les autres, mais, comme tout ici, on s'y fait presque. Je dis presque parce que quand un blessé commence à râler, appeler sa mère ou nous supplier de l'achever, notre cœur fond, mais je suis sûr que l'on finira par s'y faire.

Quand nous sommes à l'arrière, c'est plus tranquille. On mange à notre faim, on dort et on se repose sans avoir peur pour notre vie et nous pouvons nous promener, nager ou jouer aux cartes comme l'on veut. Des fois j'aide quand il y a des hôpitaux dans les environs et tout est reposant par rapport au front. Tu vas te dire que ce n'est pas normal qu'un médecin suive la même vie que les simples soldats, tu as raison mais moi j'ai décidé avec deux ou trois confrères de les accompagner pour mieux les soigner (c'est bon aussi pour leur moral). Je suis content car dans deux jours je vais à l'arrière, je vais donc pouvoir poster cette lettre.

Depuis le début de cette lettre je rapporte tout à moi, j'ai oublié de te demander des nouvelles de la maison ! Comment va maman ? Et papa ? Et toi tu t'en sors avec le champ ? J'espère que vous allez tous bien, je vous embrasse.

Votre Maurice

